

**ECHOS HISTORIQUES DE LA PRATIQUE ONOMASTIQUE DANS A *QUOI RÊVENT LES LOUPS*  
DE YASMINA KHADRA****HISTORICAL ECHOES OF ONOMASTIC PRACTICE IN A *QUOI RÊVENT LES LOUPS* OF  
YASMINA KHADRA****Merahia BOUAZZA**

Université de Relizane, Algérie

Laboratoire Traduction et Méthodologie (TRANSMED), Université Mohamed Ben-Ahmed, Oran 2, Algérie.

[merahia.bouazza@univ-relizane.dz](mailto:merahia.bouazza@univ-relizane.dz)**Résumé**

Dans son roman *A quoi rêvent les loups*, la pratique onomastique chez Yasmina Khadra est très dynamique. Elle s'inscrit dans une nouvelle approche de la littérature maghrébine contemporaine, celle de la mémoire, du témoignage et de la résilience mêlant fiction et factuel. Il nous semble que cette pratique serait une manière de donner une nouvelle naissance au nom propre qui se limitait jusqu'alors à l'appellatif et de recadrer le lieu où se joue l'histoire pour donner sens à l'Histoire. Ce nouveau rapport au sens passant par l'anthroponymie et la toponymie, nous a conduits à porter une réflexion sur ce roman, en problématisant l'étude onomastique. Ainsi, tenterons-nous dans cet article, de faire franchir le nom du personnage et le lieu en tant que dépositaires de l'Histoire vers diverses perspectives significatives et symboliques porteuses de sens qu'elles pourraient attribuer à l'œuvre littéraire.

**Mots-clés :** Anthroponymie, Histoire, intertextualité, pratique onomastique, violence**Abstract**

In his novel *What do wolves dream about*, Yasmina Khadra's onomastic practice is very dynamic. It is part of a new approach to contemporary maghrebian literature, that of memory, testimony and resilience mixing fiction and fact. It seems to us that this practice would be a way of giving a new birth to the proper name which until then was limited to the appellative and of reframing the place where the story is played out to give meaning to History. This new relationship to the meaning passing through anthroponymy and toponymy, led us to reflect on this novel, by problematizing the onomastic study. Thus, we will try in this article, to cross the name of the character and the place as repositories of History towards various significant and symbolic perspectives carrying meaning that they could attribute to the literary work.

**Keywords :** Anthroponymy, History, intertextuality, onomastic practice, violence

L'Algérie de la décennie noire, tout en constituant un espace hostile et réfractaire à tout épanouissement quel qu'il soit offre, paradoxalement, à la littérature une nouvelle forme d'écriture. Une écriture évaluée de l'urgence, de témoignage ou de romans à thèse, qui n'est en fait, selon les critiques de l'époque, que le reflet d'un engagement imposé par la conjoncture.

Dans ce sens, nous nous proposerons d'étudier la pratique onomastique dans *A quoi rêvent les loups* de Yasmina Khadra (1999), roman que nous souhaitons en mesure de répondre à nos multiples interrogations au sujet des effets de sens de cette pratique dans une œuvre littéraire.

Dans *A quoi rêvent les loups*, Yasmina Khadra présente une période difficile des années 1990-2000, durant laquelle les actes terroristes n'ont laissé de répit à aucune région de l'Algérie. De fait, il nous semble intéressant de nous interroger sur les possibilités et les stratégies par lesquelles un auteur de fiction pourrait-il, influencer son lecteur au cours de l'histoire racontée étant donné que la question traitée dans cette étude est relative aux effets du roman dans l'écriture de l'Histoire. En effet, la désignation des personnages dans *A quoi rêvent les loups* est intrigante, car partagée entre noms théophores d'empreinte islamique et noms d'empreinte historique. Il paraît que ce mécanisme est extrêmement opérant, car en plus de son emploi dans le langage quotidien, le nom propre dans le discours fictif, peut revêtir de nombreuses significations, ce que la présente étude se propose d'observer.

Dans cet article, nous ne prétendons pas faire une étude onomastique du roman *A quoi rêvent les loups*, ce qui n'est pas l'objet de notre travail, cependant, nous tâcherons d'aller vers les noms de lieux et des personnages les plus révélateurs de l'Histoire en l'occurrence celle de *la Casbah*<sup>1</sup> (Amrani, 2015), un monument historique qui renvoie et retrace l'histoire de la Médina d'Alger et de son fondateur *Ziri*. Il semble judicieux de s'y attarder, afin de mieux concevoir les échos historiques dont rend compte cette pratique onomastique ; il s'agit de rappeler implicitement, l'origine de cette ville, vestige du passé, qui a perdu sa beauté et la joie de vivre d'autrefois. Pour ce faire, nous supposons que la littérature serait un dispositif construit pour expliquer et comprendre le monde réel qui nous entoure et qu'elle pourrait conférer au texte son sens pluriel par l'organisation du roman et son fonctionnement. Ainsi, le recours à l'effet personnage de Vincent Jouve et à certaines recherches les plus récentes sur l'onomastique vont servir de base à cette étude.

Hormis cette impressionnante pléthore de noms puisés dans la matière onomastique algérienne qui est présente dans *A quoi rêvent les loups*, notre intérêt porte précisément sur l'étude du nom propre du personnage *Omar Ziri* dans la mesure où l'onomastique, la description physique et psychologique du personnage contribuent à la mise en œuvre de la compréhension du roman en le rendant aussi réel que possible. Sachant que les traits physiques, sociaux, psychologiques, affectifs et idéologiques du personnage qui, rappelons-le, est un être fictif, sont calqués sur la réalité et sur des caractéristiques qui appartiennent, communément, à des personnes réelles, à des êtres humains qui existent ou qui ont existé. Nous rappelons, dans ce contexte, les propos de Yves Baudelle parlant de sémantique de l'onomastique fictionnelle où il fait remarquer que la fiction soumettant les « noms propres à un double processus de sémantisation et de motivation, instaure une relation de redondance entre les signifiés du nom

---

<sup>1</sup>La Casbah : Après avoir été détruite par les vandales au V<sup>e</sup> siècle elle est reprise par un prince berbère puis réoccupée par les Byzantins. Aucun fait marquant n'a plus été rapporté par les anciens auteurs à propos d'Icosium dont l'histoire se confond avec l'histoire générale de la Maurétanie, et ce, jusqu'à ce que le Prince berbère et ziride, Bologhine Ibn Ziri vint y fonder une ville vers l'an 950 sous le nom de Djazaïr Beni Mezghenna. Fondée au X<sup>e</sup> siècle par les Berbères sous la dynastie des Zirides, elle atteint son apogée durant la période de la régence d'Alger. La classification de la vieille citée d'abord comme patrimoine national par un acte officiel en 1991.

et les signifiés textuels du personnage qui le porte » (1995 : 25). Le lecteur ainsi avisé, aura l'occasion de mieux comprendre les effets de sens établis par la motivation d'une anthroponymie servant la lisibilité textuelle et la visibilité de l'identité qui se décline du nom propre en l'occurrence Omar Ziri.

### 1. POETIQUE DU NOM PROPRE

Pour représenter et donner vie au personnage qui est, selon Vincent Jouve, le « support du jeu de prévisibilité qui fonde la lecture romanesque » (1992 : 34), l'auteur, comme nous l'avons signalé précédemment, lui donne un nom afin d'assurer son intégration dans un univers réel. Ce nom peut être porteur de différentes valeurs, sociale, symbolique, affective ou esthétique, de même qu'il véhicule un sens, une information suggérée ou une réalité à découvrir. Il serait, toutefois, judicieux de signaler, aussi, que le nom d'un personnage ne lui est pas accordé fortuitement mais il en serait plutôt, un choix volontaire qui se prête à la mise en place de ses intentions narratives, d'où ce prédicat. C'est à ce propos que Roland Barthes, le fait remarquer lors de son étude sur le roman de Proust, *A la recherche du temps perdu*, en montrant que « le nom propre est un signe, un signe volumineux, un signe toujours gros d'une épaisseur touffue de sens, qu'aucun usage ne vient réduire, aplatir » (1972 : 125).

Rappelons à cet effet, que la toponymie « comme l'anthroponymie nous apprend à intégrer l'homme dans ce que nous sommes : elle nous apprend que notre présent est fait de notre passé, et notre passé est accommodé avec notre présent », (Baylon et Fabre, 1982 : 9). Ceci explique le recours à cette stratégie qui semble contribuer à bien accommoder le passé avec le présent selon les termes de Fabre et Baylon, par laquelle l'auteur s'évertue dans un travail encyclopédique pour en restituer la vraisemblance dans le roman, invitant le lecteur à revenir à l'Histoire de la Casbah et de son fondateur. Et ce, en dénonçant toute forme de fondamentalisme dans lequel a sombré le pays. Il est à signaler, aussi, que l'acte onomastique ne peut exister qu'au sein des rapports et échanges sociaux. Ceci dit, le nom entant que signe social n'a de valeur qu'à l'intérieur d'un système où « le personnage est le référent d'un nom propre » (Achour et Rezoug, 1990 : 201).

A la lumière de ces réflexions, focalisons-nous, à présent, sur la désignation « Omar Ziri » dont le choix n'est nullement fortuit, mais il semble répondre parfaitement aux enjeux épistémologiques et sociohistoriques qui traversent le roman. Ce personnage est originaire de la Casbah, propriétaire d'une gargote la *Nef*<sup>2</sup> (Barci et al., 1980 : 114). Il nous transporte, par sa symbolique, dans l'histoire de la fondation de la capitale "Alger", par Bologhine Ibn Ziri<sup>3</sup> (Cheurfi, 2007 : 273). La répétition de ce nom avec 57 occurrences dans le récit, nous a particulièrement interpellées. Ce qui nous amène à nous interroger sur le rôle que lui accorde l'auteur dans le texte, car il intervient directement après le personnage principal *Nafa Walid*, qui lui, présente 168 occurrences, selon une étude détaillée (Belkaim, 2012 : 67), sur les toponymes et les anthroponymes chez Yasmina Khadra, analysant un corpus de quatre romans dont *A quoi rêvent les loups*, qui fait l'objet de notre travail. Notre intérêt est de mettre en

---

<sup>2</sup>Nef, vient du latin *navis* "navire" : navire à voile /Partie d'une église, du portail au chœur ; chacun de ces vaisseaux susceptible de composer cette partie.

<sup>3</sup>Bologhine Ibn Ziri Ibn Manad As-sanhadji (984) : dernier gouverneur de l'Ifriqiya pour le compte des Fatimides et des Kotamas, fondateur des villes d'Alger, de Miliana et de Médéa. Fils de Ziri Ibn Manad (971), premier souverain ziride. Bologhine succéda à son père à la tête de la dynastie.

exergue ces occurrences sur lesquelles nous nous sommes basées afin d'assurer une meilleure compréhension du texte. Ceci nous permettra de montrer l'importance du nom de Omar Ziri qui, lui, a été nettement absent des études précédentes.

Avec une telle prépondérance du nom tout au long du récit, ce personnage s'impose de lui-même et interpelle le lecteur en nouant avec lui un contrat de lecture en vue d'une accessibilité optimale au texte et d'une meilleure réception du roman. Il paraît qu'évoquer le patronyme Ziri c'est renvoyer à toute une ethnie, les Zirides<sup>4</sup> (Cheurfi, 2007 : 1189) : cette dynastie berbère sanhadjienne qui régna sur le Maghreb central nous rappelant ainsi, l'Histoire authentique du Maghreb central et de cette dynastie. Mohamed Arkoun, affirme l'hypothèse que toutes les communautés et les cultures ont des récits de fondation de la société et de sa mémoire, voire de la nation pour maintenir ses membres dans une même référence qui représenterait ses valeurs.

Dans ce contexte, le roman *A quoi rêvent les loups* se révèle comme un récit mythique qui développe des stratégies permettant l'ancrage du texte dans sa référence historique au travers le patronyme *Ziri* et le toponyme *la Casbah*. Aïcha Benamar souligne, en effet, que l'œuvre littéraire « est de nature anthropologique en raison des visions du monde, des symboles et des mythes des groupes sociaux qu'elle met en scène. De par son universalité et son enracinement dans des cultures spécifiques, elle constitue une des voies permettant la connaissance de l'Homme et du Monde » (Benamar, 2018 : 7).

Dans un processus de préservation des fondements de l'Histoire et du patrimoine du pays, l'auteur semble convoquer ce patronyme qui résonne comme un repère identitaire permettant de renouer avec le passé prospère et de pointer le présent douloureux d'une société en crise. Laquelle a vu émerger de nombreuses idéologies fondamentalistes qui étaient à l'origine de la discorde des années 90. Selon Farid Benramdane, parler de noms propres,

*C'est ressusciter des rapports historiques, réveiller et renaître des ressorts culturels, symboliques, identitaires enfouis et intériorisés dans la mémoire collective. C'est en même temps, attribuer, de manière consciente ou inconsciente, une dimension très socialisée, voire historicisée, à un espace et à une population », (Benramdane, 2012 : 143)*

Symétriquement, une autre entité se dessine dans le texte à l'évocation du nom de Omar Ziri. Celui-ci se trouve, cette fois-ci, en étroite corrélation avec les événements d'octobre 88, décrivant sa personnalité durant cette *hystérie nationale*, laquelle traduit les manifestations de la tragédie d'octobre 88. Sachant que « dans le réseau cognitif de chacun, les noms propres constituent les points fixes de l'organisation symbolique, c'est-à-dire en même temps de l'organisation mentale et de la structure du monde » (Molino, 1982 : 19), l'auteur fait de ce personnage une figure emblématique du récit, lui permettant la mise en œuvre d'une mémoire et d'une identité en crise. Décrit, dans un premier temps, comme un personnage marginal aux biceps tatoués « avant l'hystérie nationale d'octobre 88, Omar Ziri était un loubard très fier des

---

<sup>4</sup>Zirides : Dynastie berbère sanhadjienne qui régna sur le Maghreb central de 973 à 1060. Les Zirides dont l'action vers 944 avait contribué à sauver la dynastie fatimide de la révolte kharidjite d'Abou Yazid, reçurent, en 973, le gouvernement du Maghreb des mains des Fatimides qui allaient s'installer au Caire. Mais dès 1014, le royaume ziride éclata en deux, une autre dynastie sanhadjienne, celle des Hammadites, ayant pris le pouvoir au Maghreb central. Le royaume ziride connut un essor au XI<sup>e</sup> siècle, sous l'influence des oulémas malékites et osa rejeter l'obédience des Fatimides qui voulaient se venger en voyant les Hilaliens. Au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, la conquête almohade mit fin au royaume des Hammadites (1151) puis à celui des Zirides (1160).

ancres glauques tatouées sur ses biceps » (1999 : 104). Ensuite, aussitôt frappé par un glissement inexorable, lors de la montée du FIS, Omar Ziri devient un membre actif dans les rangs des groupes armés. Propriétaire d'une gargote auparavant,

*Il gérait La Nef, une horrible gargote mitoyenne de la mosquée ; un trou à rat encombré de tables vermoulues et de bancs [...]. De midi à la nuit tombée, bercé par la litanie d'un Dahmane El-Harrachi finissant, il somnolait derrière sa caisse vieille [...]. Sa clientèle était un ramassis d'éboueurs et de journaliers aux effluves repoussants [...]. Le menu était fixé à 20 dinars. (1999 : 104)*

Au lendemain de l'avènement du FIS et pour plaire aux islamistes, il transforme, sous les ordres de l'Imam Younes, sa gargote en un « resto du cœur » pour les mendiants et les plus démunis.

*Lorsque l'imam Younes lui proposa de transformer sa gargote en un « resto du cœur » version FIS, Omar se déclara extrêmement honoré. Du jour au lendemain la caisse disparut, et les chansons délétères de Dahmane El-Harrachi s'évanouirent au profit des chants religieux. Les mendiants se joignirent à l'ancienne clientèle pour se restaurer gratis, et attendri par leur appétit pathétique, Omar le philanthrope [...] il troqua son bleu contre un kamis fleurant Médine [...], couvrait la gestation tranquille de ses grands projets. (1999 : 105)*

La gargote est ainsi transformée en lieu de meetings, où les cheikhs pouvaient faire passer et circuler tranquillement leurs visions et leur projet de société. Le narrateur ne cesse de nous rappeler le passé glorieux et harmonieux de la Casbah, lieu où se trouve La Nef de Omar Ziri, tout en faisant le deuil d'une civilisation éteinte. Car le narrateur nous livre dans une grande désolation que « cette histoire avait l'avantage de faire comprendre, avec une simplicité désarmante, comment, sans heurts et sans bruits, presque à son insu, la Casbah des poètes se mua en citadelle intégriste » (1999 : 107). Les paroles des cheikhs affectaient beaucoup la sensibilité et attisaient la motivation des partisans, ils leur rappelaient : « qu'avant 62, notre pays était le grenier de l'Europe. Aujourd'hui, c'est une ruine. Avant 62, l'Algérien préférait se couper la main plutôt que de la tendre. Aujourd'hui il tend les deux » (1999 : 106).

La fin inopinée de *Omar Ziri*, montre l'infatuation des groupes armés et la sauvagerie des loups qui répondent aux attentes suscitées par le titre. A la fin de l'histoire narrée, il fut tué par les islamistes, ses compagnons, parce qu'il puisait dans les fonds du mouvement pour élever sa villa à Cheraga. Nous citons à ce sujet : « Quant à Omar Ziri, il puisait dans le trésor de la guerre pour élever sa villa, à Cheraga [...]. Le Omar Ziri, le gouman, le truand des truands [...] Il a d'abord essayé de nier les faits qui lui étaient reprochés. (1999 : 207).

Nous remarquons, dès lors, que le nom de ce personnage passe de l'appellation Omar Ziri au seul désignateur Omar : « Omar se déclara, extrêmement honoré » (1999 : 105), comme pour montrer sa radicalisation, car le nom "Omar" est, rappelons-le, celui de l'un des compagnons du Prophète<sup>5</sup>, un choix bien construit en ce qu'il facilite toute permutation d'ancrage initial.

---

<sup>5</sup> Omar ou Umar Ibn El Khattab dit Al Farouk, il fut l'un des compagnons du prophète et le deuxième calife après Abu Bakr Essedik.

La dénomination de la gargote contribue également à ce jeu onomastique dont l'auteur s'en sert dans sa stratégie scripturale afin de mettre en texte la violence des années 90 témoignant des faits historiques et sociopolitiques les plus incommensurables. Car la métaphore de "*La Nef*" qui se transforme en un centre d'accueil et de propagande fait allusion à cet endroit que les cheikhs, ces « drôles oiseaux migrateurs qui sont partis en Orient divulguer la bonne parole et rentrés au pays avec des " messages d'espoir et un programme de salut " » (1999 : 105), apportent leur soutien à cette classe démunie qui le fréquente. Ceci s'illustre clairement par les propos que nous glisse le narrateur en nous expliquant le danger qui guettait toute volonté d'intervenir aux échanges ou aux débats. Et en nous aidant à se représenter l'ampleur de la peur qui régnait en maître à cette période, il nous rapporte le discours tenu par le cheikh :

*Pourquoi êtes-vous ici, dans cette auberge, à dépendre exclusivement de la charité de quelques braves ? Pourquoi vous faut-il vous contenter de la soupe populaire pendant que l'on jette votre argent par les fenêtres, pompe votre pétrole sous votre nez, piétine votre dignité et votre avenir ?" ... Des questions simples pourtant, mais qui ne récoltaient, en guise de réponses, que sourdes indignations et perplexité. Les cheikhs n'en espéraient pas plus. (1999 : 106).*

Cependant, pour mieux éclairer cette réalité apocalyptique, le narrateur explique : « Qu'après octobre 88 Omar Ziri fut impressionné par la déferlante islamique. Il pressentait l'imminence d'une révolution qui ne pardonnerait rien à ceux qui ne prendraient pas *le train en marche*. Le discours était clair et la menace flagrante» (Khadra, 1999 : 105). Donc ce discours nous permet de faire l'analogie avec l'image de l'arche de Noé représentée par ce *train en marche*. Ce faisant, cette *Nef* offrant le Salut à la population tel un cœur battant de la ville d'Alger, schématise en grande partie la mythique Arche de Noé<sup>6</sup>. Ces multiples équivalences sémantiques nous permettent d'annoncer que le nom "Omar Ziri" revêt une connotation plus large que celle portée dans la fiction. Car lié à l'univers romanesque, le nom propre est, selon Eugène Nicole (1983), le propos de l'onomastique littéraire. Force est de constater, que la charge sémantique du nom, lui permet de reproduire l'effet personnage selon Vincent Jouve. En effet, par cette pratique l'auteur dénonce le système en place et condamne les abus du pouvoir et l'injustice que la population avait subie avant octobre 88. Ces prétendus citoyens algériens, qui ont détourné les fonds du pays pour leurs biens personnels sans scrupules et encore moins sans se soucier du reste de la population. Ce qui a abouti au génocide et au carnage les plus dramatiques que le pays ait connus.

Dès lors, le nom du personnage devient un moyen efficace d'imiter la réalité, or il n'est pas seulement un moyen de repérage et d'ancrage mais encore un moyen d'imiter la réalité. Cette vision est, en partie, fondée sur les qualifiants et les caractères ambigus accordés à Omar Ziri, qui viennent renforcer son sens à l'expression surenchérie "le truand des truands". Et ce, à l'image des hommes du pouvoir, pour avoir trahi les principes de la Révolution algérienne de 1954. De même « si l'on remonte du contenu au signifiant, on s'aperçoit que les écrivains ne traitent pas toujours le nom propre comme un mot mais comme une véritable machine génératrice de fictions » (Ortel, 1997 : 282).

Ces équivalences déployées largement sur le plan paradigmatique soutiennent l'idée que le pouvoir, avait aussi contribué par sa mauvaise gouvernance et ses abus, dans cette tragédie

---

<sup>6</sup>Vaisseau fermé, construit sous l'ordre de Dieu, qui permit à Noé d'échapper aux eaux du déluge avec sa famille.

durant laquelle la question la plus problématique était, "qui tue qui" ? Question qui reste toujours sans portée. Il semble clair que le problème crucial auquel s'attaque l'auteur dans son roman est celui du rapport de l'homme au monde.

## 2. LES MODALITES ENONCIATIVES D'UNE ONOMASTIQUE DISCURSIVE

Selon Ortel le nom propre « articule d'abord le texte et le contexte historique dans lequel l'écrivain s'inscrit », (1997 : 279). Dans ce sens, examinons de près les points soulevés dans l'extrait ci-après, qui pourraient paraître anodins mais ils reflètent la situation chaotique de tout le système en place. Ces points constituent un tableau réaliste de la situation de l'Algérie avant octobre 88, dépeignant ce qui a généré la révolte marquée par cette date. Nous y relevons, également, le nouveau rôle de cette gargote conçue comme lieu de propagande où s'est déroulée insidieusement, une extrême mutation, sans que personne n'en prenne conscience. Le narrateur nous dévoile ce changement qui allait crescendo :

*Ils savaient bien dire les choses, les cheikhs, que les misérables ne s'aperçurent même pas qu'un panneau frappé aux slogans islamistes remplaçait l'enseigne de la gargote, que l'hospice se transformait en centre d'accueil et de propagande, [...] tandis que sur les murs enfin badigeonnés, des photos insoutenables relataient des débordements des forces de sécurité lors des événements d'octobre. (1999 : 107)*

A l'instar de la gargote qui se muait, Alger voire l'Algérie aussi vivait de profonds bouleversements au cœur même de son territoire sans que pour autant qu'on s'en rende compte ou qu'on arrive à pouvoir s'exprimer. Nous rappelons à cet effet, que la nomination du personnage, dans un roman, est un acte d'*onomatomancie*, tel que cité par Christiane Achour et Amina Bekkat, c'est-à-dire, « l'art de prédire à travers le nom, la qualité de l'être », (2002 : 81). Ainsi, cette gargote, représente à une grande échelle l'Algérie dans toutes ses mutations et ses conflits idéologiques et sociopolitiques. Cette gargote transformée et bouleversée, ne serait-elle pas, en quelque sorte, l'image de cette Algérie envahie par les croyances et les tensions divergentes qui se la disputaient ?

Comme procédés d'écriture, l'auteur adopte plusieurs niveaux narratifs en enchâssant l'histoire racontée à l'intérieur de l'Histoire, un récit imbriqué dans un autre encadrant, ce qui résume parfaitement la complexité de ce paradoxe. Voulant témoigner et écrire l'Histoire, l'auteur se sert d'une sorte de mise en abyme pour décrire l'histoire liée à l'hystérie nationale tel qu'il nomme les événements d'octobre, qui ont changé le cours de l'Histoire. Les photos insoutenables sur le mur de la gargote, dont il est question dans l'extrait ci-dessous, matérialisent l'histoire des années 90, à travers lesquelles le narrateur nous plonge, au cœur même des événements dramatiques :

*Ces images ne sont pas truquées, certifiait-on... grâce aux photos on pouvait se remémorer les rues enfumées au gaz lacrymogène, les véhicules et les établissements incendiés, les CRS tabassant à coup de matraque les manifestants, les brancardiers transportant des blessés, les femmes en larmes, les enfants traumatisés. » (1999 : 107).*

En décrivant les photos qui recouvraient le mur, l'auteur se donne un moyen qui semble efficace pour dire la violence qui sévissait dans la rue d'Alger et dans tout le pays. Le narrateur nous explique comment grâce aux preuves iconographiques, qui loin d'être tronquées, exprimaient tel un tableau toute la détresse et l'outrance du peuple algérien. Cette technique de mise en abyme, traduit l'histoire que voulait raconter Yasmina Khadra qui se trouve à son tour

gravée sur ces photos comme une mémoire indélébile dépositaire de l'Histoire dramatique de cette période. Dans un entretien, Khadra évoque son rapport à l'écriture de l'Histoire, pendant la décennie noire en affirmant, à cet égard, qu'il était important,

*De ne pas perdre le fil de l'Histoire et je tenais surtout à écrire les choses à chaud. Parce qu'une fois la guerre finie, je ne crois pas que j'aurais le courage de remuer le couteau dans la plaie. Mais c'était là une écriture absolument nécessaire pour les générations à venir et il fallait vraiment parler de la réalité » (Boukebbab, 2014 : 84)*

Usant de diverses modalités énonciatives où le nom propre et le lieu deviennent le mécanisme qui garantit, d'une part, la cohésion des équivalences au sein du récit. Et de l'autre part, la cohérence qui assure une meilleure réception du roman. En effet, *La Nef* transformée en "Resto du cœur" tel un navire transportant, mendiants et pauvres en leur garantissant les besoins les plus élémentaires, manger à satiété, pour les sauver d'un pouvoir qui les a anéantis, qui les a appauvris. Pour mieux les faire adhérer à leurs rangs, les *cheikhs* s'adressant à ces pauvres, leur parlaient du bled livré « aux chiens et aux vauriens, de la débauche qui sévissait en hautes sphères, du paradoxe qui n'expliquait pas pourquoi dans un pays aussi riche que l'Algérie, des citoyens à part entière devaient crevoter dans le dénuement le plus infamant » (1999 : 106).

L'auteur emploie ces catégories énonciatives à portée historique, articulant des enjeux intertextuels qui fonctionnent comme des marqueurs d'embranchement. Ils produisent des effets de sens en installant une sorte d'autorité fictive qui confère au texte sa dimension pragmatique. Dans ce contexte, il va sans dire que « l'intertextualité onomastique va de pair avec la notoriété, historique ou littéraire, des individus dénommés » (Biville, 2009 : 29). Yasmina Khadra nous présente un pan de notre Histoire et nous invite à se remémorer l'histoire d'Icosium<sup>7</sup> (Le Glay, 1968 : 13), comme le souligne Redha Amrani<sup>8</sup>, qui affirme qu'après avoir été détruite par les vandales au V<sup>e</sup> siècle elle est reprise par un prince ziride « Bologhine Ibn Ziri vint y fonder une ville vers l'an 950 sous le nom de Djazair Beni Mezghenna. Alors s'ouvre pour celle-ci un nouveau chapitre d'histoire » (2015 : 105).

A l'instar de l'anthroponyme, le toponyme tient dans le texte de Yasmina Khadra, un rôle qui n'est pas des moindres. Rappelons que le toponyme n'accomplit pas seulement une dénomination géographique, mais « dessine des cheminements sémantiques complexes, contingents et parfois originaux, à travers les cadres culturels, identitaires, affectifs et mémoriels d'un sujet ou d'un groupe » (Paveau, 2008 : 23). A ce titre, il nous semble opportun de mettre l'accent sur un espace auquel l'auteur a accordé une place d'une grande symbolique dans l'histoire du pays, que nous avons déjà cité précédemment, La Casbah. Un lieu de mémoire, une cité qui marque l'héritage de diverses cultures et civilisations, devenue à son insu, le fief des intégristes lors de la décennie noire. C'est là où se passe la plupart des actions du réseau dans *A quoi rêvent les loups*.

Etant par excellence un dépositaire d'Histoire et un lieu de mémoire collective, la Casbah revêt, plusieurs paradigmes traduisant un paradoxe historique d'une grande importance. Ce quartier *héros* de l'indépendance acquiert, dans ce roman, son rôle de jadis, mais d'une manière subversive. Sachant que « le toponyme "comme tout nom propre d'ailleurs" peut être envisagé

<sup>7</sup>Le nom d'Alger à l'époque romaine.

<sup>8</sup>Membre de la Fondation Casbah et Expert en économie industrielle.

comme un lieu de mémoire discursive et un organisateur socio-cognitif permettant aux locuteurs de construire une histoire collective » (Paveau, 2008 : 23). Car servant de bastion pour les indépendantistes du FLN, lors de la guerre de libération, la Casbah est le symbole de l'histoire de la révolution algérienne. Cependant, redevenue un espace marginalisé de la ville d'Alger après l'indépendance, celle des années 90, a malheureusement servi de casernes pour les fondamentalistes contre le pouvoir, avec toutes les représentations que cela suppose.

Eu égard à toutes ces considérations, il convient de dire que la production romanesque algérienne, notamment celle des années 90, laisse se manifester l'Histoire dans toutes ses formes. Dans *A quoi rêvent les loups*, se révèle une relation intrinsèque liant la fiction à l'Histoire par le recours à la pratique onomastique et au processus intertextuel. Yasmina Khadra dans son roman, s'est habilement servie de cette stratégie d'écriture à des fins inhérentes à la littérature, en l'occurrence, l'écriture de la violence dans un processus historique qui s'est, manifestement, imposé pendant cette période. Cette dynamique intertextuelle, dans sa dimension onomastique, faisant appel à la compétence et à la mémoire du lecteur, a permis de ressusciter l'histoire ambivalente de la Casbah.

Ce lieu de mémoire qui jouit de repère principalement historique dans le texte, articule conjointement le passé et le présent de la ville d'Alger. Marquée, aussi, par un contexte historique paradoxalement intense, la Casbah évoque l'Histoire glorieuse de l'indépendance du pays avant de sombrer dans l'abîme des idéologies qui la transgressent et la défigurent. Dans ce sens, le recours à l'intra-textualité onomastique peut être perçu comme un procédé énonciatif qui fonctionne comme une tradition romanesque chez Yasmina Khadra. Dans ce roman, la nomenclature onomastique à connotation religieuse condamne et proscriit la violence et l'outrance endurées pendant la décennie noire. Ces indices orientent la lecture et permettent au lecteur la possibilité de se représenter les personnages dans son monde de référence.

L'œuvre khadrienne se prête à lire comme une assertion simulée qui prend corps dans un espace réel identifiable octroyant à ce simulacre une approche onomastique, qui ne peut être que judicieuse. Le recours à la fiction dans l'écriture de l'Histoire, a permis de mettre en œuvre une Algérie que le lecteur saisit plus ou moins avec exactitude, laquelle confère à la production littéraire sa notoriété et lui garantit sa réception. Au final et incontestablement, le nom du personnage et de l'espace dans le roman de Yasmina Khadra portent les empreintes socio-idéologiques des années 90 et offrent une ouverture prometteuse sur l'une des villes les plus stratégiques du Maghreb. Conçus de la sorte, le nom du personnage Omar Ziri et du lieu la Casbah sont fortement allusifs ; ils constituent l'ossature du texte et construisent un foisonnement de sens implicite. Parce que c'est à travers cet univers discursif que l'auteur nous éclaire sur ses fonctions et laisse transparaître des informations sur le lien que tisse l'intertexte entre les deux mondes. En se focalisant sur l'expérience de Omar Ziri qui justifie cette singularité onomastique et sur la richesse patrimoniale et historique de la Casbah, Yasmina Khadra inscrit son texte dans une double lecture fictionnelle et factuelle attribuant au texte le sens dans sa pluralité.

#### **BIBLIOGRAPHIE**

AMRANI Rédha, « La Casbah ou Médina d'Alger Pans d'Histoire et Réhabilitation », Lacomnet, Alger 3, n°3, 2015, pp 96-133.

- BARSI Monica, *et al.*, *Dictionnaire encyclopédique pour tous, dictionnaire Petit Larousse en couleurs*, Librairie Larousse, Paris, 1980.
- BARTHES Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972.
- BAUDELLE Yves, *Sémantique de l'onomastique fictionnelle : esquisse d'une topique*, in *Le texte et Le nom*, Martine Léonard, Montréal, 1995.
- BAYLON Christian, Fabre Paul, *Les noms des lieux et de personnes*, Paris, Nathan, collection «Linguistique française », 1982.
- BELKAIM Leila, « Les noms propres : les toponymes et les anthroponymes dans Les chants Cannibales de Y. Khadra », Thèse de magister sous la direction de Farid Benramdane, Université d'Oran, Algérie, 2012.
- BENAMAR Aicha, « Présentation », *Insaniyat*, 22 (82), 2018, pp. 7-11
- BENRAMDANE Farid, « Algérianité et onomastique. Penser le changement : une question de noms propres ? », *Insaniyat* n° 57-58, 2012, pp. 143-159.
- BIVILLE Frédérique, « Onomastique et intertextualité dans la littérature latine. Perspectives. », in « Onomastique et intertextualité dans la littérature latine », Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2009, pp. 25-41. [Première édition 2005]
- BOUKEBBAB Nadjat, « A quoi rêvent les loups de Yasmina Khadra ou l'émergence d'un espace apocalyptique », *Synergies*, n°21, Algérie, 2014, pp. 83-92.
- CHAULET-ACHOUR Christiane, REZZOUG Simone, *Convergences critiques*, Alger OPU, 1990.
- CHAULET-ACHOUR Christiane, BEKKAT Amina. *Clefs pour la lecture des récits*, Edition Tell, 2002.
- CHEURFI Achour, *Dictionnaire encyclopédique de l'Algérie*, Alger, Editions ANEP, 2007.
- JOUVE Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*. Paris, PUF, 1992.
- KHADRA Yasmina, *A quoi rêvent les loups*, Paris, Julliard, 1999.
- Le GLAY Marcel, « A la recherche d'Icosium », *Antiquités africaines*, n°2, 1968, pp. 7-54
- MOLINO Jean, « Le nom propre », *Langages*, n° 66, 1982, pp.5-20
- NICOLE Eugène, « L'onomastique littéraire », *Poétique*, n°54, 1983, pp.235-235
- ORTEL Philippe, « Le Texte et le nom », Actes du colloque international de Montréal, Université de Montréal, (dirs.). LEONARD Martine et NARDOUT-LAFARGE Elisabeth, Montréal, XYZ, 1997.
- PAVEAU Marie-Anne, « Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille », *Mots. Les langages du politique*, n°86, 2008, pp. 23-35
- YERMECHE Ouerdia, « Eléments d'anthroponymie algérienne », *Nouvelle Revue d'Onomastique*, n°55, 2013, pp. 233-258